

Table des matières.....	2
INTRODUCTION.....	3
I. THEORIES SUR L’AUTRE.....	5
II. LA FIGURE DE L’AUTRE DANS MOI, TITUBA SORCIERE...NOIRE DE SALEM ET TRAVERSEE DE LA MANGROVE.....	8
2-1- L’Autre au cœur des altérités.....	8
2-2- La figure de la femme.....	20
III. ANALYSE DE L’ECRITURE DE L’AUTRE.....	25
3-1- L’espace et le temps au cœur des altérités.....	25
3-2- Le discours narratif.....	28
CONCLUSION.....	33
Références bibliographiques.....	34

Notre étude vise à explorer le sens que recouvre l'Autre dans deux romans de Maryse Condé marqués par un environnement de métissage culturel où les genres, races y comprises, les couleurs de peau s'entremêlent ou s'affrontent par leurs différents espaces, religions, statuts de vie sociaux, modes et mode de pensée. En cela, il peut exister entre les personnages des relations de tensions ou d'accalmie qui orientent le regard que les uns portent sur les autres et sur eux-mêmes.

C'est pourquoi, nous avons choisi comme d'étudier

(1989) décrit la vie sociale d'un petit village reclus de la Guadeloupe,

Dans (1997, p. 45-86) Landowski propose des critères d'identification de l'Autre à partir d'un « groupe de référence ». Ce groupe majoritaire, le plus souvent, se forge des normes fondées sur des habitudes ou croyances sociales. Aussi, avant qu'un individu soit marginalisé comme Autre, il est évalué par rapport à ces normes qui le démarquent dudit groupe. En cela, Landowski estime que les relations entre l'Autre et le groupe de référence

dynamique. En reprenant le concept de groupe de référence d'Eric Landowski, l'auteure estime que l'Autre se caractérise par un écart vis-à-vis d'un ensemble plus vaste susceptible de varier selon les circonstances et les normes. C'est dire que comme l'Autre, le groupe de référence généralement dominant est altérable. De ce fait, l'altérité et la différence sont des concepts contradictoires.

De plus, la figure de l'Autre se construit par le truchement de plusieurs facteurs qui lui confèrent son caractère mouvant et variable. Il peut donc y avoir une représentation méliorative ou péjorative. Entre autres facteurs, Paterson évoque : l'espace, les traits physiques vestimentaires, langagiers ou onomastiques du personnage, l'énonciation, la rhétorique, etc. Dans ce contexte, en s'appuyant sur les travaux de Simon Harel, elle s'intéresse au récit0 (el)-te (a d)-4 (i)-6 (f)-11 (f)y38 0

?

***MOI, TITUBA SORCIERE...NOIRE DE
SALEM TRAVERSEE DE LA MANGROVE***

Janet M. Paterson (1998: 22) estime que «l'Autre n'est pas un concept constant, inaltérable ou invariable, mais une construction idéologique, sociale et discursive sujette à de profondes modifications selon le contexte.» L'auteure distingue, de ce fait, plusieurs types d'altérité telles la « race » ou la « nationalité» (263) », « divers » (14), « l'étranger qui arrive dans un village » (17), « l'identité sexuelle » (4), « la religion » (9), ou encore « la santé mentale » (13). A partir de cette conceptualisation, les héros, Tituba, femme investie d'un devoir social de lutte, et Francis Sancher, un étranger investi d'un pouvoir de recherche identitaire (Mouhamadou Cissé, 2006: 17)

sa race, à sa religion et à son sexe, Francis Sancher est considéré comme un intrus sans lien avec les habitudes des habitants de Rivière au Sel, un homme de notoriété mystérieuse et ambiguë.

L'écrivaine expose alors l'opposition farouche et fastidieuse qui existe entre l'Autre et les autres personnages. Dans

De fait, repose sur la hiérarchisation des races et la stigmatisation de certaines races taxées d'inférieures, de primitives, de sauvages ou encore de diaboliques. Maryse Condé nous plonge dans une société ségrégationniste, raciste et esclavagiste. La «négrophobie » et la « judéophobie » (Miller Debrauwere, 224) y sont des lieux communs

MTS, p.25

De ce passage, il ressort qu'en raison de la couleur de leur peau, les Noirs vivent dans des manques et des privations constants. Ils sont dépossédés de leur liberté et commis au service de leurs maîtres blancs, quel que soit leur âge. Dans l'esclave est un être de soumission qui n'a d'autre choix que d'accepter son sort. Cela est perceptible à travers ces propos de John Indien à l'endroit de Tituba : «
» (MTS, p.41). Tituba, elle-même, quitte son logis de femme libre pour rejoindre John Indien, un

En dehors de la race et du statut social, la religion constitue, elle aussi, une grande source de conflits entre les habitants dans cette œuvre. Bien que Susana Endicott soit de profession

En réalité, issu du fanatisme chrétien, le Puritanisme s'ancre dans une doctrine manichéenne fondée sur le Bien et le Mal. Il s'oppose radicalement à toutes les autres religions considérées comme du paganisme. La peau noire, dans un tel contexte, est liée à l'occultisme, à la

l'Inquisition que prônait un christianisme qui les considérait « ennemis déclarés du nom chrétien » (, art.1). Il en a découlé plusieurs siècles de massacres et d'extermination. Ainsi, ils ont fui le Portugal pour se disperser à travers la Hollande, Récif, Curaçao et les Amériques. De ce fait, comme les Noirs, les Juifs dans ce roman, ont subi les violences engendrées par l'altérité de race et de religion. Pour cette raison, Benjamin Cohen d'Azevedo partage des points communs avec Tituba pour qui il éprouve un amour permettant à celle-ci de vivre ses dons mystiques, en toute sécurité.

En conséquence, l'image de l'Autre est désacralisée dans
puisque, par ce rapport d'opposition radicale entre les races et les religions. Sous le prisme religieux, ce sont l'image du Noir assimilée au Diable et celle du Juif considéré païen qui transparaissent en contraste à la race blanche, symbole de la pureté et de la perfection et.

, d'un autre côté, évoque la problématique de l'acceptation de l'Autre dans une communauté isolée dont les membres proviennent de divers horizons du monde et se sont retrouvés de force, pour la plupart, sur l'espace insulaire des Antilles avec une identité rafistolée de multiples cultures, modifiées par le maître mot de John Indien « la survie par-dessus tout ». Tous les personnages sont des étrangers même si certains réclament leur filiation ou leur appartenance à ce village. Il s'agit d'une société métisse constituée principalement de « po chappé, [...] mulâtres, [...] Zindiens » (TM, p. 130) et de « Nègres ». Cependant, un tel regroupement engendre des conflits entre les races puisque, selon Léocadie Timothée, : « ... à Rivière au Sel, la race avait mauvais goût ». Au cœur de ces conflits, se trouve la problématique de la différence de couleur, de race et de genre et d'une apparente appartenance. En clair, les habitants éprouvent de l'aversion pour la race noire considérée comme une race intrusive voire malheureuse dont il faut se méfier ou s'écarter. Pour cette raison, ils refusent d'inscrire leurs enfants à la même école où vont

Selon Paterson (1998: 110), « l'altérité se construit également par la description des traits physiques, vestimentaires, langagiers et onomastiques du personnage de l'Autre ». D'un roman à l'autre, même si l'Autre possède une identité fragmentée, déconstruite, l'altérité physique détermine soit l'affirmation soit le rejet de cette identité. Pour vivre dans cette communauté, il

Cette part d'inconnu influence ses rapports avec les autres personnages puis constitue le motif principal pour lequel les membres de Rivière au Sel cherchent en vain à mieux sonder son identité.

L'apparence physique de Francis Sacher, ne répond pas à ses aspirations. Doté d'une belle carrure qu'il tente d'étouffer, il ne pourra pas conjurer la malédiction pour laquelle il a décidé de ne pas procréer. Son physique attire, contre son gré, deux jeunes filles du village, Mira et Vilma, qui tombent enceintes de lui. Cette situation bouleverse ses relations avec les autres personnages puisqu'elle engendre des réprimandes, des calomnies et des affrontements. Dès lors, il devient simultanément « l'étranger qui fascine [et] que l'on craint » (Patterson, 64). Certes, il est aimé par Mira et Vilma, mais il est aussi et surtout rejeté et exclu par les autres membres de la communauté car il se distingue, selon les villageois, de « la norme sociale » (Patterson, 25). De ce fait, sa personnalité recèle une ambiguïté, selon les termes de Patterson (64) : « l'étranger entretient avec grand soin l'ambiguïté qui le caractérise ». Cependant, le séjour de Sacher dans cet espace insulaire, a influencé les relations humaines entre les membres de cette communauté et, de ce fait, « sa présence [a] un impact important sur le groupe de référence » (Patterson : 61). Enfin, même s'il paraît fort, voire solide, physiquement, Francis Sacher reste un homme faible et vulnérable. Il est souvent effrayé par des cauchemars qui le font pleurer, hurler et le conduisent à chercher du réconfort auprès des autres. Il fréquente la prostituée Isaure, se plonge dans l'alcool « chez Christian » puis déambule à travers les bois dans un état de demi-conscience. Subissant une crise du langage, il ne peut pas s'assumer dans un dialogue. Parfois, il ne donne pas de réponses aux questions et profère des mots incompréhensibles à travers des monologues. De ce fait, il est le prototype d'un déchu et avili par les souffrances.

Pour sa part, Tituba est

» (Tamiozzo, 127). Ainsi, sans parures, elle semble répugnante voire effrayante. A ce propos John Indien lui lance : «

» (MTS, p. 27). Les personnages, aussi bien les Noirs que les Blancs, lui collent l'étiquette de sorcière. Cependant, quand elle prend soin de son corps, elle devient rayonnante voire attirante. Par exemple, à la fête des esclaves à Carlisle Bay où elle s'est endimanchée, elle est élégante et ses congénères la méconnaissent. A ce propos, elle affirme : « Visiblement on ne songea pas à faire le lien entre cette élégante personne et cette Tituba, à moitié mythique dont on raconte les faits et gestes de plantations en plantations » (MTS, p.32). De plus, le langage de Tituba est cohérent. Elle extériorise clairement ses pensées. Dès lors, au cœur de toutes ces altérités, nous pouvons dire que Francis Sancher rejette son identité pendant que Tituba s'affirme.

Dans les deux romans de Maryse Condé, la représentation de la femme comme l'expression

l'image sociale de la femme a d'ailleurs révolté plusieurs écrivaines antillaises qui ont essayé de la réhabiliter. C'est pourquoi, à propos des thématiques abordées par les écrivaines antillaises dans leurs œuvres, Maryse Condé suggère dans son ouvrage intitulé (1977 : 11) :

Dans , roman auréolé du Grand Prix littéraire de la Femme en 1987, Maryse Condé « met en dialogue divers discours: féministe, puritain, antillais, juif...» (Tamiozzo, 136). Outre la hiérarchisation des races, la suprématie de la gent masculine constitue l'une des barrières fondamentales qui distinguent le personnage de l'Autre des groupes de référence. Les femmes y sont stigmatisées. Qu'elles soient des Nègresses ou des Blanches, elles sont contraintes de se soumettre aux hommes, à tout temps. C'est pourquoi Man Yaya met en garde Tituba contre la tyrannie des hommes : « Les hommes n'aiment pas. Ils possèdent. Ils asservissent » (MTS, p. 29). L'histoire de Tituba représente alors celle des Nègresses libres et esclaves, des sorcières et guérisseuses de Salem et de toutes les femmes de l'œuvre. Sa souffrance, son chagrin et sa tristesse viennent de sa peau noire, de sa condition d'esclave et de son genre sexuel car, par leur pouvoir dominateur, les hommes relèguent la femme au second rang. C'est en

» (MTS, p.143).

De façon spécifique, la Négrresse apparaît comme une propriété sexuelle de l'homme, en l'occurrence, l'homme blanc. Pour cette raison, Abena, la mère de Tituba, ne voulait pas d'une fille mais plutôt d'un garçon contrairement à Yao, son compagnon. Victime d'un viol atroce, Abena estime que le sexe féminin est le sexe de la servitude, de la soumission, de la marginalisation et de la vulnérabilité tandis que le sexe masculin demeure celui de l'affranchissement, de la libération, de la domination et de l'autorité. Selon la narratrice, « il lui semblait que le sort des femmes était encore plus douloureux que celui des hommes » (MTS, p. 17). La naissance de sa fille Tituba, conçue dans la violence n'a fait que la confirmer dans cette croyance, la transformant en femme malheureuse se lamentant perpétuellement de ses meurtrissures. Violée parce que noire, elle se sent chosifiée et blessée dans son amour-propre en ce sens qu'elle constitue un objet sexuel. La honte et la révolte l'habiteront toute sa vie et une fois morte, elle ne cesse de mettre en garde sa fille Tituba contre la mesquinerie de la gent masculine. De là, la condition féminine apparaît comme une forme d'altérité importante dans le roman.

Cette altérité de sexe ne se limite pas aux seules esclaves noires. Avec le puritanisme, la gent féminine n'a pas de valeur et est considérée comme le sexe de l'impureté, marqué de « l'héritage de Satan » (MTS, 70). Féru de cette idéologie, Samuel Parris se garde de faire l'amour passionnément avec sa femme Elizabeth au risque de se souiller. Celle-ci s'en plaint en s'adressant à Tituba: « Si tu savais ! Il me prend sans ôter mes vêtements, pressé de finir avec cet acte odieux » (MTS, p.70). Le corps de la femme se conçoit comme une source de damnation et reste un tabou. Dans ce contexte, à Salem, la femme est sujette à des injustices et à des discriminations. L'une d'entre elles, Hester, est condamnée pour adultère contrairement à son amant. Samuel Parris

terrifie sa femme Elizabeth qui reste souvent plaquée par la peur. Cela se perçoit dans le passage ci-après : « A ce moment, la porte s'ouvrit sous une poussée brutale et Samuel Parris entra. Je ne saurais dire qui, de maîtresse Parris ou de moi, fut la plus confus, la plus terrifiée » (MTS, p.66), la majorité des femmes dans ce texte reconnaissent leur infériorité par rapport à l'homme et se contentent de subir et de se lamenter. La narratrice évoque leur condition en ces termes : « Blancs ou Noirs, la vie sert trop bien les hommes » (MTS, p.159). Forts de leur statut, les hommes ne tardent pas à se forger des principes rigides qui bafouent la dignité de la gent féminine et à les écarter de pouvoir. C'est eux qui dictent leurs lois.

En dehors d'être un objet sexuel contraint à la soumission, l'image de la femme noire est associée à la sorcellerie. Comme Man Yaya, pratiquante de la religion antillaise, guérisseuse, médiatrice entre le monde visible et celui invisible, Tituba est vue comme une redoutable adepte de l'occultisme aussi bien par les esclaves que les Blancs. Cette marginalisation l'a conduite à la prison et même à la mort. C'est aussi le cas de Sarah Osborne, Sarah Good, Martha Corey et Rebecca Nurse incarcérées et condamnées pour sorcellerie.

Ainsi, différente du fait de son sexe, la femme, dans ce texte, est un autre, tour à tour sorcière comme Tituba et Man Yaya, soumise comme Elizabeth Parris ou considérée infidèle comme Hester. De même, femme dans un contexte de domination masculine, Tituba est non seulement stigmatisée par les hommes, mais aussi chosifiée par les femmes blanches dont Suzanne Endicott et ses amies, en raison de sa race (MTS, p.44). Tamiozzo (123-124) décrit Tituba comme :

»

Pareillement, dans

désapprouvé par les habitants de ce village, entraînant le rejet de Mira, fille issue de cette union. C'est ce qui se laisse voir des moqueries que lui adresse les femmes de Rivière au Sel en ces termes : «

» (TM, p.83). Ce passage révèle qu'au sein du groupe des femmes, Mira est stigmatisée en raison de son statut social.

Dans les deux œuvres, il transparaît une représentation péjorative de la femme au sein d'une société dont les valeurs dégringolent. Victime de plusieurs stéréotypes relatifs à son genre sexuel, elle est réduite à un être de manques. L'homme en qui elle cherche la protection et le réconfort s'érige en son bourreau et devient la source de son malheur. C'est le cas de « Mira, traitée en esclave par Sancher après qu'il l'avait mise enceinte » (Baba Abraham Jatoo-Kaleo : 177)2.3 Tm0Sana Avn

déplacements géographiques des personnages dévoilent un univers déstabilisé par des relations d'hostilité d'une part et un univers fragmenté dans lequel vivent des personnages marginalisés. Ainsi, Maryse Condé rejoint Paterson (1998 : 109) qui stipule que «l'espace est une stratégie capitale pour marquer l'altérité d'un personnage» qui sont révélateurs de plusieurs formes d'altérité.

Dans *Moi, Tituba, sorcière*, la narration est dynamique. L'espace et le temps sont évolutifs et traduisent les différentes mutations subies par la narratrice dans un monde qui vacille entre le Bien et le Mal, la justice et l'injustice, le bonheur et le malheur. L'intrigue met en relief l'existence et l'aventure pénibles de Tituba en prenant pour cadre les Antilles et les Amériques. L'histoire, se déroulant sur plusieurs années et dans plusieurs endroits, montre que «l'errance et le mouvement caractérisent la vie de la narratrice. Celle-ci devra donc faire face à plusieurs mondes qui, tour à tour, et pour des raisons différentes, vont «l'exclure» (Tamiozzo, 124). A la Barbade, elle vit isolée et recluse. Elle devient, à Bridgetown, une esclave contrainte de passer sa vie dans la cuisine, un endroit clos. Exilée aux Etats-Unis, elle est incarcérée. De retour à Barbade, elle sera assassinée. C'est donc une héroïne qui a connu des souffrances, des humiliations et des frustrations d'un lieu à un autre.

Ce mouvement du spatio-temporel paraît absent dans *Rivière au Sel*. L'action principale de l'intrigue de ce roman se déroule au cours d'une veillée funèbre, autour de la dépouille mortuaire de Francis Sancher. A cette occasion, l'espace et le temps, qui semblent limités, permettent aux personnages de faire des rétrospections afin d'exposer leur tréfonds et la vie qu'ils mènent à Rivière au Sel.

Maryse Condé présente ici une île guadeloupéenne recluse et étouffante dont les habitants vivent en autarcie. A l'opposé de *Moi, Tituba, sorcière*,

présente un espace fermé et un temps moins dynamique. Si cette fermeture du cadre spatial symbolise l'exclusion des personnages du reste de monde, François Lionnet (1993 : 3-6) y décèle une possibilité d'ouverture car ce monde clos se fonde sur un humanisme c'est-à-dire une cohabitation des hommes en dépend [65.184 34

Dans son ouvrage (1978 : 152-153), Mikhaïl Bakhtine écrit : « L'objet principal du genre romanesque, qui le "spécifie", qui crée son originalité stylistique, c'est l'homme qui parle et sa parole ». Dans cette optique,

et , accorde la parole à des narrateurs qui ont subi des altérités ou parlent des altérités des autres personnages de différentes façons. Ces deux romans du corpus se démarquent l'un de l'autre par le système narratif et le fonctionnement des narrateurs au sein du discours. Les œuvres n'ont pas le même schéma narratif. Cependant, elles atteignent le même objectif qui consiste à mettre l'Autre au cœur de la narration.

En effet, adopte un schéma narratif simple et linéaire avec une narratrice unique. Ce schéma se compose d'une situation initiale qui regroupe le récit de la vie Tituba jusqu'à son installation de la rivière Ormonde dans lequel elle jouit d'une liberté. L'élément modificateur est son mariage avec John Indien qui la replonge dans l'enfer de l'esclavage. De ce bouleversement, naît une aventure dans laquelle elle est confrontée à des tensions qui l'ont conduite en prison et à la mort. Sa mort calme ces tensions puis rééquilibre le récit car dans l'au-delà, elle retrouve la paix.

En outre, l'intrigue du roman s'annonce comme une confession dans laquelle la narratrice, confidente intime de son personnage, retrace la vie de ce dernier en exhibant ses déboires et ses relations amoureuses dans un environnement de déni, de rejet et d'instrumentalisation de l'autre. Cet acte de confession se remarque, dans l'épigraphe du roman dans laquelle l'auteure, soit par ironie ou par souci de témoignage véridique, déclare avoir vécu en communion avec Tituba de qui elle a reçu des confidences : «

» (p.11).

Tituba revêt, ainsi, une « figure matriarcale, confiant son récit à Condé » (Timwa Lipenga, 87) qui dévoile le désarroi des autres encore « ...plus marginaux» qu'elle (Maryse Sullivan, 14). La narration est donc produite à la première personne et Tituba utilise un « je » qui expose le regard que son environnement porte sur sa personnalité depuis son enfance jusqu'à sa mort en passant par sa vie d'esclave. Ici, si l'identification totale à tout moment ne se produit pas, l'héroïne, Tituba, subit néanmoins les assauts de l'Autre et reconnaît que son moi s'altère au contact du milieu dans lequel elle s'insère par amour pour John Indien. Elle en devient transformée et possède une nouvelle identification. En nous référant à la conception de Julia Kristeva vis-à-vis de l'étranger dans son ouvrage _____, nous nous rendons compte que Tituba devient une étrangère à elle-même car elle a connu la migration, l'hybridité et l'exil. « Oui, je devenais une autre femme. Une étrangère à moi-même » (MTS, p. 105), a-t-elle martelé. C'est elle-même qui évoque ses altérités, son altération progressive voire les transformations que subit son être au contact des autres personnages. Toutes les actions de ces derniers, leurs conversations et réflexions gravitent autour de son être. Par exemple, dans le groupe des esclaves, « on raconte [ses] faits et gestes de plantation en plantation ». De ce fait, elle apparaît à la fois comme un personnage principal et un sujet énonçant relativement à ce que suggère Janet Paterson dans

que :

». (29)

Ici, ce sujet énonçant s'incarne dans un moi dégradé, détérioré et mutilé par les affres de la vie. Femme, esclave, noire et donc considérée comme un meuble, Tituba a connu la violence de la solitude du marginal, l'exil intérieur des traumatismes, les heurts de la brutalité, des tribulations des fugitifs, les rejets, la haine, des violences verbales et physiques qui l'ont affectée au cours de son existence. C'est pourquoi, dans l'épilogue, elle déclare : « Voilà mon histoire de ma vie. Amère. Si amère » (p. 267). Il est remarquable que Tituba se livre toute entière au narrataire. La narration se fonde alors sur la fonction expressive à travers laquelle l'héroïne rend compte de ses émotions, de ses humiliations et des stigmatisations qui font d'elle un personnage dégoûté, indigné et meurtri. Elle a, par exemple, connu la joie et le bonheur auprès de John Indien même si elle (et0 Tc 0 Tw

Néanmoins, cette distinction n'est pas exhaustive puisqu'il existe d'autres personnages marginaux représentatifs de l'Autre qui peuvent se trouver à l'intérieur d'un même groupe de référence.

L'écriture de la romancière guadeloupéenne concourt énormément à l'expression des altérités. Dans *Moi*, l'unicité de la voix narrative et le dynamisme du cadre spatio-temporel permet à l'Autre représenté par Tituba de s'affirmer et d'exposer son errance. En ce qui concerne, la polyphonie des narrateurs et la stagnation du cadre spatio-temporel permet au groupe de référence Rivière au Sel de porter un regard sur l'Autre représenté par Francis Sancher et de l'exclure.

Cependant, en dehors de ce choix narratif, nous remarquons que les écrivains francophones du caraïbe développent également l'altérité et les constructions identitaires dans leurs œuvres par le biais d'autres éléments. Ils produisent des œuvres créolisées aussi bien par leur forme

-Syn-10 (h)-45351i-1 (c)-ie

Baudrillard Jean et Guillaume Marc. . Paris: Descartes & Cie, 1994.

Baudrillard, Jean. . Paris: Galilée, 1981.

Bécel, Pascale. « as a Tale of Petite Marronne.» The Johns Hopkins University Press 18.3 (1995): 608-615. Web. 04 mai. 2020.

Bruce, Simon. . “Hybridity in the Americas: Reading Condé, Mukherjee, and Hawthorne.” Postcolonial Theory and the United States: Race, Ethnicity, and Literature. Ed. Amritjit Singh and Peter 2000. 412-443. Imprimé.

Castillo Durante, Daniel. . Montréal: XYZ, 1994. Imprimé.

Castillo Durante, Daniel. : XYZ, 2004. Imprimé.

Condé, Maryse. . Paris: Mercure de France, 1986. Imprimé.

Condé, Maryse. Traversée de la Mangrove. Paris: Mercure de France, 1989. Imprimé.

Coughlan, Catherine. Thèse de maîtrise. Université d’Ottawa Canada, 2014.

Cybal-Michalska, Agnieszka. «La multiplicité et la différence en tant que narrations de la modernité-vers un dialogue créatif avec « l’altérité ».» Pologne 12 (2015): 57-68. Imprimé.

Debrauwere, Miller. « Au carrefour de la négritude et du judaïsme : Moi, Tituba sorcière...noire de Salem.» 90.2 (1999): 223-234. Imprimé.

Françoise Vergès. Monsters and revolutionaries : colonial familial romance and métissage. Durham: Duke University Press, 1999. Imprimé.

Glissant, Édouard. . Paris : Gallimard, 1996 [1995]. Imprimé.

Glissant, Édouard. . Paris : Gallimard, 1997. Imprimé.

Harel, Simon. . Montréal : XYZ, 2005. Imprimé.

Castillo Durante, Daniel. « Les enjeux de l'altérité et la littérature. » *Culture française d'Amérique* (1997): 3-17. Imprimé.

Kraidy, Marwan. "Hybridity in Cultural Globalization" *Communication Theory* 12. 3 (2002): 316-339. Imprimé.

Jatoe-Kaleo, Abraham «La différence conceptuelle entre la Négritude, l'Antillanité et la Créolité.» *Journal of American Studies* 47. 9.5 (2013): 243-257. Imprimé.

Kimberley, A. Bruno. « Écriture et plurilinguisme dans *Traversée de la Mangrove de Maryse Condé*.» *Journal of American Studies* 45. 8.1 (2011): 68-87. Web. 09 mai. 2020.

Kraszewska, Agata. « Le personnage-l'Autre dans *La maison de papier* de Françoise Mallet-Joris.» *Journal of American Studies* 49. 12 (2015) : 81-92. Web. 04 avr. 2020.

Kristeva, Julia. . Paris : Gallimard, 2011 [1988]. Imprimé.

Landowski, Éric. . Paris : PUF, coll. « Formes sémiotiques », 1997.

Landowski, Éric. « Saveur de l'autre ». Texte, Toronto : Presses de l'Université de Toronto, nOs 23-24, 1998, p. 11-33.

Ledwina, Anna. « La rencontre avec l'Autre dans les écrits autobiographiques de Simone de Beauvoir.» *Journal of American Studies* 49. 12 (2015): 93-102. Web. 07 mai. 2020.

Leguérinel, Luc. « Autrui et la communication ou du solipsisme au scepticisme.» *Synergies Pologne* 12 (2015): 103-121. Web. 07 mai. 2020.

Levinas, Emmanuel . Paris: Grasset, 1991. Imprimé.

Levinas, Emmanuel. . La Haye: Martinus Nijhoff, 1961.

Lévi-Strauss, Claude, Paris: Plon, 1962.

